nice-matin
Vendredi 29 juillet 2016

La vie après l'attentat,

Deux semaines après l'attaque terroriste qui a fait 84 morts sur la promenade des Anglais, les Niçois pansent leurs blessures. Chronique d'une vie qui reprend, sans retour à la normale

Le boulevard de la Madeleine est une très longue rue, coincée entre deux collines. Un immeuble neuf regarde de haut un petit garage automobile. Un peu plus loin, il y a le terrain de boules qui ressemble à une place de village et des bâtiments avec des paraboles aux balcons. Le boulevard de la Madeleine est une très longue rue que les gens ont l'habitude de descendre, le 14-Juillet. C'est la tradition. Pour tenter d'apercevoir le feu d'artifice, tout en bas sur la Prom'. On y va à pied et on se retrouve au carrefour Magnan. Là où le 19-tonnes a commencé à tuer.

« Je me dis, eux, ils sont vivants »

« *On connaît tout le monde ici.* » Les morts aussi. Catherine soupire en secouant la tête. Elle discute devant la porte de son immeuble, avec deux voisins. « *Les attentats, on en parlait justement.* » Elle le dit au pluriel, et tout le monde répète comme elle, parce que l'expression a été trop souvent entendue à la télévision. « *Les attentats.* » A Nice, il y en a eu un. Un terroriste au volant d'un camion blanc a fauché 84 vies sur la promenade des Anglais et la ville a basculé. A la Madeleine, 18 habitants ont été tués.

“ On se méfie de tout le monde. »

Ce jour-là, Catherine est partie tôt, elle a pris sa voiture, et elle a tourné en vain pour se garer. « *Finalement, je me suis mise au Palais de la Méditerranée.* » Lorsqu'elle va récupérer son véhicule au parking, sa fille et sa sœur sont restées en haut. « *J'ai entendu les coups de feu. Je suis remontée, elles n'étaient plus là.* » Deux heures s'étirent et se tordent, jusqu'au message de sa fille de dix ans : « *Maman, tu es en vie ?* » Un couple l'a accueillie dans leur appartement du Vieux-Nice. « *Je veux aller les remercier.* »

Sauf que depuis le 14-Juillet, Catherine n'est pas retournée en ville. Elle souffle : « *Je ne peux plus aller dans les magasins. Avant, avec ma fille, on était toujours en vadrouille. Ça prendra du temps.* » Elle dit qu'elle va se forcer. Elle étend le bras, pour désigner l'immeuble en face. « *On connaissait la grand-mère.* » La grand-mère, c'est Laurence, qui est morte « *avec deux de ses petits* ». Depuis le 14-Juillet, Catherine suit du regard tous les enfants qui remontent le boulevard : « *Je me dis, eux, ils sont vivants.* »

Mais depuis le 14-Juillet, ceux qui descendent la longue rue sont plus rares. « *On a la boule au ventre, on se méfie de tout le monde* », lâche Catherine. Elle s'est déjà rendue à la cellule psychologique du centre universitaire Méditerranée. « *Je vais y retourner avec mon fils et ma fille.* » Elle en a marre d'entendre parler des « *fâcheries* » entre le gouvernement et celui qu'elle appelle toujours le maire de Nice, Christian Estrosi. « *Ça me prend la tête. Ils se battent alors qu'il y a des morts. Deux jours après l'attentat, j'ai coupé la TV, je ne voulais plus rien entendre.* » Pour les vacances qui doivent commencer aujourd'hui, la famille a prévu de se « *réfugier à la campagne* » à Carros. Catherine répète que ça fera du bien à tout le monde, avant la rentrée qui sera « *dure* ».

À la Madeleine, quartier particulièrement touché par l'attentat, la vie n'a pas encore repris comme avant.
(Photo Jean-Sébastien Gino-Antomarchi)

« J'ai peur de tout »

Il est 12 heures et elles viennent de sortir de l'usine Vishay. Assises sur le banc de l'arrêt de bus, sacs à main sur les genoux, elles attendent et observent. La cinquantaine coquette, Sylvie raconte ses souvenirs de la Promenade et puis : « *Il y a des images que les gens n'oublieront jamais.* » Elle brandit l'avant-bras, témoin de son émoi : « *Rien que d'en parler, j'en ai la chair de poule, et pourtant, je n'y étais pas le 14.* » Laurence la coupe : « *C'était l'été, on avait eu l'Euro juste avant, ça s'était bien passé. C'est festif, l'été, non ?* » Sylvie reste silencieuse un instant et puis : « *Les terroristes devraient s'attaquer aux gens au sommet de l'Etat, c'est eux qui devraient être visés… alors que c'est toujours les petits qui prennent. Bon, je condamne la violence sous toutes ses formes, bien sûr.* » Elle fait non de la tête: « *Je n'ai pas peur. D'abord, je suis fataliste et puis, j'ai 55 ans.* » Laurence, elle, ose dire qu'elle a « *peur de tout* ». « *Dimanche, il y avait un vide-greniers, je n'y suis pas allée. À cause de ça.* »

“ L'Etat ne fait rien, il ne nous protège pas. »

Un peu plus loin, chez la marchande de légumes, les gens parlent de « *vivre normalement ou sinon, c'est eux qui ont gagné.* » « *Pour être touchée, ça touche. On se connaissait vraiment. Mais je ne change rien* », dit la commerçante. Un homme entre dans le commerce, il ne veut pas parler des attentats. « *Ça me fatigue.* » Tout le monde jure qu'il est incapable de remettre un pied sur la Prom' pour le moment. Sur les galets, il n'y a plus que les touristes. « *Ah! non, pas que* », fait une femme, à côté de la caisse. Elle a le teint caramel de ceux qui passent tout leur été sur un carré de serviette. Et ce ne sont pas « *les terroristes* » qui vont l'en empêcher. *Dans le quartier, où vit une importante communauté maghrébine, les rapports entre les habitants ont-ils changé ? « *Ceux qu'on connaît, ils sont très bien. J'ai une de mes meilleures amies, je ne vois pas en elle la musulmane, je vois la fille que j'aime bien.* » Fatiha remonte le boulevard avec son fils. Elle porte un foulard noir et une longue chemise verte.

Pas le temps de finir de lui poser la question. Ce qu'elle ressent, c'est « *la double-peine* ». « *On est touché deux fois.* » Par l'horreur de l'attentat et « *l'hostilité* » qu'elle doit affronter. « *Pas dans le quartier, non, on se connaît, on se dit bonjour. Mais en ville. On vous déshabille du regard. C'est des* “rentrez chez vous”. *Ça a toujours existé, mais c'est de pire en pire.* »

« Ça fait de l'amalgame »

Christian confirme : « *Je connais des gens ici qui m'ont dit qu'après l'attentat, il y en a qui ne les saluent plus.* » Il est garagiste à la Madeleine depuis si longtemps qu'il ne compte plus les ans. Il a les mains noires de cambouis, et les serre doucement. « *Ça fait de l'amalgame* », dit-il, sûr que « *ça va se tasser. Aujourd'hui, il y a des tensions, mais c'est pas de la méchanceté, c'est pas du racisme, vous voyez ce que je veux dire ?* »

Après la sidération – « *Personne pensait qu'à Nice, il allait se passer ça. Paris, c'est des grandes villes, des grandes choses* » – la colère. Christian en veut au gouvernement : « *Il faudrait qu'il dégage* », avec l'idée que Nice n'est « *pas aimée* » à Paris. Et que la ville n'a pas été suffisamment protégée. « *Estrosi est toujours en bagarre, Ciotti est toujours en bagarre… Et nous ? On est des pions là-dedans.* » Il croit savoir que « *ce n'est pas fini, ils ne vont pas lâcher là.* »

« *Tous ces fichés S et l'État ne fait rien !* » Guillaume embraye. Il a 25 ans, et ce matin-là, il file un coup de main au garage. Il continue : « *Je suis pour que les flics soient armés en civil. C'est la guerre. Et tout ce qui peut nous protéger, ils ne le font pas !* »

Chrsitian hausse les épaules. Surtout, il ne « *faudrait pas que ça recommence. Ça ne serait pas bon, pour les jeunes aussi.* »

Pour beaucoup de Niçois, se rendre sur la Promenade des Anglais est devenu impensable aujourd'hui.
Photo Franck Fernandes

Attentat à Nice

nice-matin
Vendredi 29 juillet 2016

entre peur et colère

C'est la cocotte-minute qui va exploser

Devant la boucherie chevaline, l'homme parle fort, comme s'il adressait sa supplique à toute la place Saint-Roch. « *Mais qu'est-ce qu'ils attendent pour leur donner la Légion d'honneur ? Ils donnent la légion d'honneur à Johnny Hallyday, c'est parce qu'il chante, c'est ça ?* » Ses camarades acquiescent mollement et la place reste silencieuse dans la chaleur du début d'après-midi. Le septuagénaire discourt sur les trois héros du 14-Juillet, ceux qui ont été décorés par la ville lundi pour avoir tenté de stopper la course du camion.

Au lendemain de l'attentat, Saint-Roch a vu débarquer les caméras. Ce n'était pas la première fois. Le quartier, à l'est de Nice a déjà fait l'actualité pour ses filières de recrutement djihadistes. « *Il y avait même des Américains* », dit Bernard, et il y a un soupçon de fierté dans sa voix.

Bernard est gardien d'immeuble. Douze jours après, il dit que la ville ne « *cicatrisera pas* ». Pas comme ça. « *Pas facilement.* » « *Les gens sont en colère* », jure-t-il, et à côté de lui, Christiane, 70 ans, opine du chef : « *Ah, sûr !* » Ils discutent à un carrefour, de tout et de rien. Il y a un gobelet de café posé sur la devanture d'un magasin et un paquet de cigarettes. « *On en parle tous les jours* », dit Charlie [1], qui les a rejoints.

« *Cet attentat, ça ne fait qu'envenimer les choses* », pense Bernard. « *Les gens le font, l'amalgame avec les Maghrébins. Surtout les personnes d'un certain âge.* »

Et il chronique le quotidien d'un quartier où « *les bobos bien pensants devraient venir passer quelques mois* » : « *Ici, vous comprenez, on est confronté au deal, à un moment c'était les arrachages de colliers jusque dans les couloirs des immeubles.* » Pendant qu'il parle, Bernard touche sa chaîne en or et la petite plaque noire qu'il porte en pendentif. Charlie est furieuse : « *On en a ras-le-bol. Et là on apprend que c'est une église ? Et puis après ? Une école ?* » Le gardien tente de temporiser : « *90% des musulmans qui sont ici sont très respectables. Il y en a qui sont venus me voir, outrés par ce qu'il se passe. Pourquoi les musulmans de France ne feraient-ils pas une marche citoyenne pour* "montrer leur solidarité avec la République *?*" » Charlie et Christiane lèvent les yeux au ciel.

> **« Ils disent des choses qu'on n'entendait pas aussi fort avant »**

« Ras-le-bol de ce gouvernement »

La politique ? Bernard voudrait moins de polémiques. « *Actuellement, c'est des querelles de clocher de merde. De toute façon, on ne peut pas aller en arrière. On parle d'union ? Quelle union ? Il y a des gens qui enterrent encore leurs morts.* » Mais Charlie a peur, au moins autant qu'elle est en colère. Elle dit qu'elle pense au danger quand elle voit « *un camion assez imposant* », avant de cracher son « *ras-le-bol de ce gouvernement* ». Bernard dit qu'il n'est pas socialiste pour un sou mais qu'on ne peut pas leur « *balancer ça sur la gueule* ». Charlie s'en fiche : « *Oui ben, je leur balance quand même.* » Elle n'a pas fini : « *C'est la cocotte-minute qui va exploser. J'entends les gens parler, au restaurant, encore hier. Ils disent des choses… des choses qu'on n'entendait pas aussi fort avant. Y a un ras-le-bol.* »

Elle le répète jusqu'à ce qu'on lui demande ras-le-bol de quoi. Elle dit « *des filles voilées et des barbus* ».

Mettre en place un couvre-feu

Smain, 38 ans, est assis devant son commerce, un peu plus bas. Il tient le hammam du boulevard Saint-Roch, bermudas et barbe rasée de près : « *On essaye de montrer une bonne image de nous-même et de la religion. Un musulman pratiquant ne tue pas.* » S'il pense que « *les histoires avec le gouvernement ont pris le pas sur le terrorisme* », il n'ignore pas les discours de haine : « *Je leur dis que je suis autant touché qu'eux. Trente pour cent des victimes sont originaires du Maghreb. Mais les gens sont stressés, les gens ont peur. Il faut apaiser.* » Lui, prêche pour « *un grand rassemblement de toutes les religions, à Nice* ». Et des mesures fermes : « *Je suis pour la mise en place de couvre-feu. Avant le terrorisme, le problème c'est la délinquance.* » Il verrait aussi d'un bon œil le « *retour du service militaire* » et son ami Kader, assis sur sa moto, se demande « *pourquoi Chirac l'a supprimé. Aujourd'hui, on ne peut plus se défendre.* » Charlie passe la tête hors de son pas-de-porte. elle veut compléter ce qu'elle a dit plus tôt. Elle vote « *Estrosi, pas FN.* » Oui, l'attentat du 14-Juillet a ouvert les vannes et elle ne cille pas : « *Peut-être que ce que je dis est extrême. Vous voyez, quand vous êtes touchés. Quand ça touche la ville dans laquelle vous vivez. Il faut bien qu'on se rebelle, un peu, à notre façon.* »

1. Le prénom a été changé.

Dans le quartier Saint-Roch, à l'est de Nice, certains habitants veulent crier leur ras-le-bol.
(Photo Jérémy Collado)

Dossier :
Aurore MALVAL
amalval@nicematin.fr

Comment l'école répondra-t-elle aux enfants en septembre ?

Il y avait 30 000 personnes sur la Prom' le soir du 14-Juillet à Nice. Parmi eux, de nombreux enfants. Sur les 84 victimes, 15 sont mineurs. Ceux qui s'en sont sortis sont traumatisés pour longtemps.

Alors qu'en novembre dernier, l'Education nationale avait joué un rôle crucial, que pourra-t-elle faire cette fois, six semaines plus tard ?

Après les attaques à Paris et à Bruxelles, les enseignants avaient passé des heures, des journées, voire des semaines, à parler avec leurs élèves. « *On avait été* "briefé" *le lundi matin par la directrice. On nous a dit* "faites comme vous le sentez" », se souvient une institutrice de CE1-CE2 à l'Ariane. Une autre, en primaire à Cimiez, se rappelle que « *même en CP, les enfants avaient beaucoup regardé les infos, vu les images, ils étaient très au courant, même petits* ». Spontanément, les écoliers « *étaient en demande de parole, d'explications. L'entrée en matière n'était pas du tout difficile* », raconte-t-elle encore. « *On ne peut pas passer outre, les élèves en parlaient dans le cours, dans la rue. Si on n'en avait pas parlé on n'aurait pas pu avancer sur les cours de toute façon* », reprend la première.

L'enseignante de primaire s'interroge : « *La rentrée prochaine, en septembre, est beaucoup plus lointaine. Ils seront moins en demande, je pense. Mais dans le cadre du nouveau programme d'instruction civique, on va débattre de différentes choses qui les touchent. Ce sera peut-être le moment d'apporter une explication, libérer une parole.* » Elle pense aussi « *au dessin* », une façon de permettre aux plus jeunes d'exprimer des traumatismes difficiles à verbaliser.

Déconstruire les rumeurs

Mais surtout, en novembre, puis en mars, les enseignants avaient pu donner des contrepoints aux rumeurs qui se propageaient, enseigner la prudence et combattre le voyeurisme.

« *Expliquer un tel acte est toujours difficile. Même en tant qu'adulte, on est assez démuni. Il faut décrypter, mais aussi savoir les rassurer...* » Par exemple, expliquer pourquoi les policiers sont plus nombreux dans la rue. « *Et dire pourquoi il faut continuer à vivre* », complète la professeur des écoles.

« *L'an dernier, la psychologue nous avait donné des pistes de travail* », reprend l'enseignante de Cimiez.

Un travail qui sera difficile à mener en septembre. Pourtant, il était apparu salutaire l'an passé : « *Pas mal de parents étaient paumés après les attentats alors il a fallu faire de la pédagogie avec les enfants* », raconte l'enseignante de l'Ariane, qui avait commencé « *par les faire parler sur ce qu'ils avaient vu. Je ne voulais pas créer encore plus d'angoisse avec des informations qu'ils n'avaient pas. Ensuite, il a fallu recadrer ce qu'ils disaient car ils avaient entendu énormément de rumeurs. Certains ont vu les images en boucle et ont pensé qu'il y avait eu plusieurs attaques. Il a fallu là encore expliquer. Démêler le vrai du faux.* »

« *Il y a aussi toute la dimension du vivre ensemble, la connaissance de l'autre, j'ai toujours voulu insister là-dessus, c'est très important et c'est aussi l'occasion de donner des arguments contre ce que peuvent dire certaines familles* », complète l'autre enseignante. Trop tard à la rentrée ? L'institutrice de CE1-CE2 confie : « *Pour le moment à Nice, on n'a rien reçu de la part des autorités mais c'est sûr que ça va être différent, puisque les gens ont vu des choses en live.* »

A.M. avec V.R.